

COMPOSITEUR EN RÉSIDENCE

ZAD MOULTAKA



ARSENAL

2016 — 2018

ORCHESTRE
NATIONAL
DE LORRAINE
1834 JACQUES MERICIA

Cité musicale-Metz

CHERCHER C'EST VIVRE

ZAD MOULTAKA PAR CATHERINE PEILLON

Zad Moultaqa est Libanais. Même s'il fut nourri de Monteverdi, de Bach et de Schumann, même si son parcours est atypique et qu'il échappe à toute étiquette... Il est Libanais. Une vraie origine, celle d'un pays aussi mythique que décalé. Pays ancestral, anachronique, ultramoderne, recomposé, avec ses odeurs de rose, de lait caillé, ses embouteillages, ses vieilles Buick, parfums surannés au bord de la nostalgie d'un royaume perdu. Le Liban est un microcosme, modèle réduit du monde, modèle de la convivialité méditerranéenne, parce que de tous temps traversé, conquis, fier et amoureux, parce que la vingtaine de communautés confessionnelles qui s'y côtoient aujourd'hui enseignent le subtil savoir de l'autre, la fragmentation, l'hétérophonie – rivalités des traditions sonores, entre cloches, incantations et chants de muezzins.

Il est libanais par son goût immodéré de vivre : ici et maintenant, passé et présent entremêlés intimement, dans un héritage sédimenté depuis des milliers d'années.

En chaque instant la langue arabe mais aussi les ombres des langues syriaques, araméennes, akkadiennes, sumériennes... Et son imagination qui coud entre elles ces réminiscences.

En chaque instant la guerre qu'il a vécu enfant avec toute la gravité, l'intériorité, le goût du jeu, l'espièglerie, avec tout cet espace intime de solitude. En chaque instant l'odeur de la poussière du thym, de la pluie torrentielle, du soleil brûlant, la mer, la terre, nourricières.

En chaque instant ses obsessions : la déchirure, l'absence, la séparation, l'écroulement, l'enfouissement, la mort... Et la transformation : de la tristesse à la joie irradiante. Éparpillement, recueillement mais aussi action de grâce à son « inconscient » comme il l'appelle, en qui il trouve l'ennemi intime et le souverain complice, ce daïmon qui lui permet de relier les temps, de raccourcir les espaces, de retourner toute situation, de se métamorphoser. L'alchimie qui travaille sur le pourrissement pour atteindre la régénération.

Et cette frénésie, cet appétit dont parle Énard¹ et « ce sentiment débordant de vie, à l'intérieur duquel la douleur n'agit que comme stimulant (...) au-delà de la terreur et de la pitié, jouir de la joie éternelle de la création et du devenir. »²

Ici s'enracine sa quête du sacré, « un espace qui relie l'homme à quelque chose qui lui échappe. »³

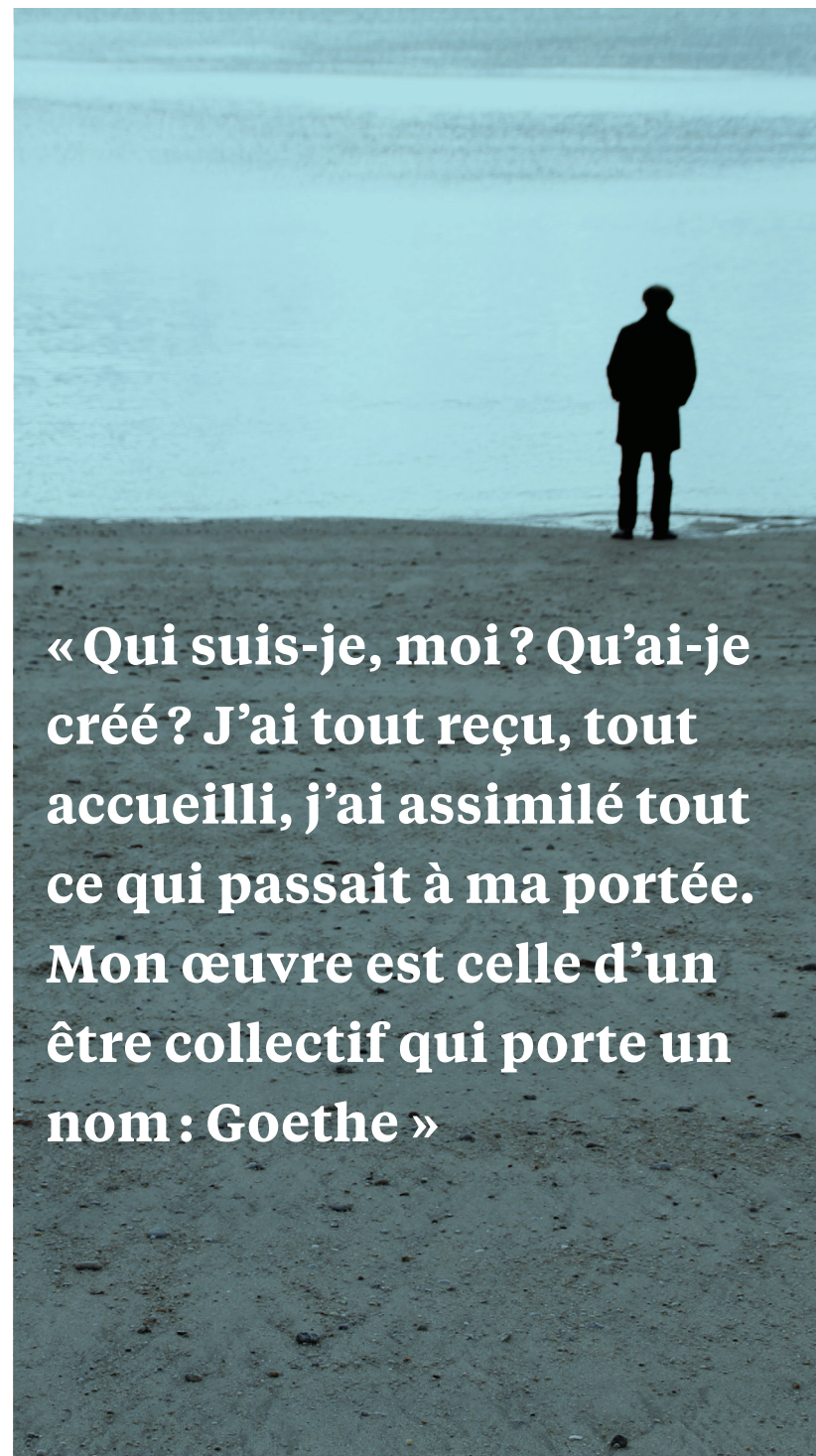
Il naît dans une famille de comédiens et metteurs en scène dans l'effervescence du nouveau théâtre arabe, il grandit dans ce milieu où s'expérimentent les nouvelles scènes et où chercher c'est vivre. Au milieu de l'enfance la guerre et l'enfermement, l'appartement, le balcon, matrices de son imaginaire.

Des cortèges et des processions lentes et rythmées, du tambour qui ouvre le chemin de la vie à la mort, du glas comme signal d'une souffrance irréelle, il gardera l'empreinte du rituel ; des combats il gardera le son des mitraillettes, le sifflement des fusées

³ Nietzsche, *Le Crépuscule des Idoles*

² « La ville frémissait de vie dans les moments d'accalmie, comme si les combats et les bombardements ne faisaient que la stimuler, parce que le danger donnait des raisons d'apprécier ce calme dont on ignorait toujours la durée... » M. Enard, *La perfection du tir*

¹ Conversation avec Frédéric Soret, rapportée par Pierre Berthaux, « Goethe Johann Wolfgang von - (1749-1832) », *Encyclopédie Universalis*.



« Qui suis-je, moi ? Qu'ai-je créé ? J'ai tout reçu, tout accueilli, j'ai assimilé tout ce qui passait à ma portée. Mon œuvre est celle d'un être collectif qui porte un nom : Goethe »

qui traversent le ciel, le silence qui suit les bombardements : toutes choses qu'on retrouve dans son œuvre.

Arrivé à Paris à 16 ans, il démarre en quelques années une fulgurante carrière de pianiste, mais l'abandonne en 1993, hanté par l'écriture et la création. C'est en 2003 que s'affirme un nouveau langage forgé au feu de l'inquiétude dévorante de la création. La voix, la percussion, le chatolement des timbres et les modes arabes qui remontent lentement des profondeurs, envahissent subrepticement l'écriture de facture occidentale qu'il a adoptée.

« Que ce soit le chant d'une lampe ou bien la voix de la tempête, que ce soit le souffle du soir ou le gémissement de la mer, qui t'environne, toujours veille derrière toi une ample mélodie, tissée de mille voix, dans laquelle ton solo n'a sa place que de temps à autre. Savoir à quel moment c'est à toi d'attaquer, voilà le secret de ta solitude ... »

La poésie, la langue arabe, sa scansion, ses volutes, sont un envoûtement et dans sa musique elles prennent leur essor, tordent les phonèmes et sculptent la rythmique des pièces. Et cela vaut pour toutes les langues qu'il met en musique : l'anglais, l'allemand, le russe, le grec et même le français. Sur leur propre imaginaire plane l'ombre de l'arabe. Mais s'y immisce aussi le babil, ce chant marmonné des nourrissons, ce chant d'avant l'articulation, fait d'intonations, au faible ambitus, aux micro-intervalles (comme dans les modes arabes), avec ses coups de glottes, semblant rechercher cet état perdu d'une fusion ancienne, utérine, ou même celle de la nuit qui précède tout.

Son œuvre, musicale ou plastique est plurielle, prolifique et protéiforme. Plus de cent cinquante pièces de toutes formes et durées. L'urgence du sacré s'y insère dans leur dialogue murmuré ou tonnant, leurs jeux d'échos, leurs résonances. L'œuvre est un champ d'expérimentation, poly-sensorielle, vivante, démiurgique, elle cherche à travers les multiples voix, leur hétérophonie, la texture du monde, son espace, l'espace de l'homme, entre mémoire individuelle et mémoire collective, dans une suspension immémoriale, l'ouverture, le passage ou plutôt le point de vacillement du seuil du monde.

CATHERINE PEILLON